

17
BA

ANTIQUE

CHAUSSURES. — MODES ET USAGES, PARTICULIÈREMENT CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS.

- N° 1. — Chaussure d'empereur romain; d'après Baudouin (*de Calceo antiquo et mystico*).
- Nos 2 et 11. — Sandale et babouche des femmes de l'ancienne Égypte.
- N° 3. — *Solea* ou *crepida* légère; pied droit et pied gauche de la Diane à la biche du Musée du Louvre.
- N° 4. — *Crepida* de la Pallas de Velletri. Musée du Louvre.
- N° 5. — *Ocrea* rustique, brodequin de la famille des *perones*; d'après Willemin.
- Nos 6 et 6 bis. — Lampe romaine en forme de pied chaussé, du temps de Juvénal. Le n° 6 bis est la semelle; d'après Baudouin.
- N° 7. — *Sandale* liturgique de Honoré I^{er}, pape en 638; publiée par Rocca. (*Theaurus sacrarum antiquitatum*, tome II.)
- N° 8. — *Sandale* liturgique de Sylvestre I^{er}, pape en 314. Les petites rosaces qui y sont semées se dessinent en croix. Même source.
- Nos 9 et 10. — Chaussure militaire grecque, sous deux aspects; publiée par Borioni.
- N° 12. — *Mulleus*, statue de César. Musée du Louvre.
- N° 13. — Chaussure militaire romaine; d'après Baudouin.
- N° 14. — Chaussure grecque; d'après Willemin.
- N° 15. — Très ancienne chaussure gauloise, en cordes de papyrus; d'après Baudouin.
- Nos 16, 28 et 35. — Chaussures de cérémonial, ayant appartenu à Charlemagne, et conservées au musée impérial de Vienne.
- N° 17. — *Sandale* liturgique de Martin I^{er}, pape en 649; publiée par Rocca.
- N° 18. — *Campagus*, statue de Marc-Aurèle. Musée du Louvre.
- Nos 19 et 40. Chaussure grecque militaire sous deux aspects. Statue de Mars, vulgairement appelée Pyrrhus; d'après Willemin.
- N° 20. — *Caliga* portée par C. Maccenius, centurion du *primipile* ou première cohorte prétorienne. Bas-relief du Musée du Louvre.
- N° 21. — *Caliga*; d'après Montfaucon.
- N° 22. — Chaussure des Huns; d'après Baudouin.
- N° 23. — Chaussure d'empereur romain; même source.
- N° 24. — *Crepida*; d'après Willemin.
- N° 25. — *Calceus*, statue d'Auguste, empereur. Musée du Louvre.
- N° 26. — *Calceus* des magistrats romains siégeant sur leur chaise curule; d'après Baudouin.
- N° 27. — *Calceus*, statue de Caninius ou Canius, magistrat romain de la province d'Afrique. Musée du Louvre.
- Nos 29 et 34. — Chaussons des Perses; d'après les bas-reliefs de Persépolis.
- N° 30. — *Crepida*; d'après Willemin.
- N° 31. — *Trochade*, bottine de coureur, provenant de la tour des Vents, à Athènes.
- N° 32. — *Solea* en bois avec sa courroie de cuir, à l'usage du peuple romain; d'après Baudouin.
- N° 33. — *Caliga*, tirée d'un bas-relief de l'arc de Constantin, à Rome.
- N° 36. — Chaussure des anciens Lombards. Statue du Musée du Louvre.
- N° 37. — Chaussure de Posidonius, philosophe romain, mort en 51 avant Jésus-Christ. Musée du Louvre.
- N° 38. — *Crepida*; d'après Willemin.
- N° 39. — *Ocrea* ajustée; bas-relief d'Antiope, Zethus et Amphion. Musée du Louvre.
- N° 41. — *Carbatine*, relevée par Heemskerck, à Rome.
- N° 42. — *Crepida*, même source.
- N° 43. — *Pero*, statue d'Antinoüs Aristée. Musée du Louvre.
- N° 44. — *Crepida*, provenant de la villa Albani.
- Nos 45 et 49. — Chaussure grecque sous deux aspects; d'après Willemin.
- Nos 46 et 51. — *Carbatina* du paysan italien moderne.
- N° 50. — Fragment d'une riche chaussure grecque; d'après Willemin.

Les chaussures primitives sont de deux principes différents : l'un a pour objet la protection, l'autre le renfort du pied. La protection seule consiste en une enveloppe plus ou moins recouvrante, du genre dit des *carbatines* (le

nom de la peau de bête fraîchement écorchée). Cette chaussure était faite d'un seul morceau de cuir sur lequel on posait le pied; les parties débordantes étaient rabattues tout autour et maintenues en place par un lien entrecroisé sur le cou-de-pied pour aller ensuite s'enrouler au bas de la jambe. La carbatine, qui paraît la plus ancienne de toutes les chaussures, est encore en usage parmi quelques populations agraires, en Italie particulièrement. Le *mocassin* ou *mocasin*, fait des parties dures de la peau du daim, du chevreuil, que chausse le Peau-rouge de l'Amérique du Nord, ce chasseur infatigable, est une carbatine.

Le renfort pour la marche, au moyen de la doublure de la plante du pied par une semelle épaisse et résistante fixée avec des lanières d'attache laissant, sauf ces lanières, le dessus du pied à découvert, paraît être le second expédient auquel l'homme a recouru.

C'est de l'alliage des deux systèmes que ce que l'on appelle la sandale antique, c'est-à-dire la principale chaussure des Grecs et des Romains à leur origine, s'est trouvée formée. On y rencontre, en effet, une partie des bords relevés percés d'œillets servant au passage des lanières s'entrecroisant sur le cou-de-pied, en même temps que la sandale ou semelle, assurant à la chaussure même un plus long usage.

Cette combinaison fut loin de rester le type unique de la chaussure habituelle chez les Grecs, ainsi que chez les Romains qui les ont imités. Il est même probable que la sandale antique recouvrant imparfaitement le pied, laissant au moins les orteils à nu, aurait disparu d'assez bonne heure, si les anciens n'avaient attaché aux chaussures plus ou moins découvertes, d'un caractère remontant aux temps héroïques, de certains préjugés de noblesse et d'élégance, que secondèrent encore des législations basées sur le privilège.

La *cordouannerie*, ou le tannage des peaux assouplissant le cuir, faisant le cuir doux; l'*aluia*, du nom de l'*alumen*, l'alun avec lequel on le préparait, permirent aux anciens de faire leurs souliers pleins. Le secret de ces préparations était connu des Asiatiques, alors que la chaussure de cuir non préparée restait encore commune, en Europe, à toutes les conditions.

Quoiqu'il y ait loin des carbatines qu'Eumée, gardant les troupeaux, se confectionne de ses propres mains lorsque Ulysse l'aborde dans l'Odyssée, ou encore de la simple sandale, doublure du pied fixée par des liens, aux chaussures pleines, teintes de noir, de rouge, de jaune, de vert, brillantes comme les nôtres, cirées avec tant de soin, qu'Eustathe, les montrant dans son roman grec d'*Isménie*, a pu dire, en parlant d'un jeune homme élégamment vêtu, « que le pré sur lequel il marchait se peignait dans sa chaussure comme dans un miroir, » cependant un dernier principe commun, celui des bandelettes, rapproche, dans leur généralité, les divers modes de la chaussure antique.

En s'occupant de la chaussure des anciens, il n'est guère possible de sortir des noms génériques. Les nomenclatures, qui révèlent l'existence de nombreuses variétés, n'apprennent rien ou presque rien sur la nature des dissemblances. L'historien, le poète, s'adressant à des contemporains, à des compatriotes, n'ont pas à leur faire une description étroite des choses dont ils leur parlent, surtout lorsqu'il s'agit d'un objet en vue, comme la chaussure; il suffit à l'écrivain, ainsi que le fait Pollux sans les analyser aucunement, de nommer la grossière *thessalienne*, ou les *trochades*, la légère chaussure des coureurs. Cette concision était aussi claire pour les lecteurs du temps, que l'est aujourd'hui pour les modernes la seule dénomination du soulier *Molière*, de la mule *Pompadour*, ou du *Godillot*, le soulier du fantassin français.

Mais nous, et si le hasard fait que cette chaussure figure parmi nos exemples, à quoi reconnaitrons-nous l'*Alcibiade*, imaginée par le célèbre Athénien, et adoptée par tous les élégants? Non seulement on n'en connaît point la forme, mais on ignore même si cette forme était recherchée ou de la dernière simplicité. Pollux énumère vingt-deux chaussures de femmes; qu'étaient-ce que les *ambracides*, la chaussure usitée par les femmes d'Ambracie, capitale de l'Épire, seulement nommées? A cela près qu'il est dit que c'était une chaussure élégante, très riche, ordinairement couleur de safran, qu'étaient-ce que les *baucides* ou *caucides*, « les délicieuses, » portées par les Ioniennes? Et les blanches *persiques* et *mésopersiques*, signalées comme particulièrement légères, élégantes, à la mode parmi les courtisanes, étaient-elles décidément des chaussures, comme l'indique Aristophane, ou, comme plusieurs l'ont cru, étaient-ce des pantalons du genre des *anaxyrides* et de la *sarabara* des Hongrois? Mynacus donne son nom aux *mynacides*; de quelle sorte était cette chaussure? En quoi les *opisthocrépides* diffé-

raient-elles de la *crépide*? Qu'étaient les *nymphides*, chaussées par les femmes le jour de leur noce? Enfin, et sans pousser plus loin des évocations désespérantes, en quoi consistaient les *smyndirides*, inventées, portées par le sybarite Smyndiris, adoptées par les femmes, et signalées comme une chaussure de la dernière élégance, souple, commode, autant qu'on le pouvait désirer?

Lors même que l'on rencontre des affirmations, il convient de distinguer et d'éviter de les prendre dans un sens trop absolu. Selon la législation antique, l'esclave devait avoir les pieds nu. C'était, dit Plutarque, le signe de sa dégradation; c'était cela qui faisait appeler les esclaves *cretati*, parce qu'on leur marquait le pied à la craie pour les mettre en vente, ou encore *gypsati*, parce qu'ils avaient nécessairement les pieds poudreux. Il paraît cependant que le mot *ἀνυποδησία*, usage de marcher nu-pieds, ne doit pas toujours être pris dans un sens très précis; il convient de sous-entendre quelquefois ce mot de chaussures très légères, telles que de simples semelles attachées avec un lien plus ou moins étroit, de sorte que les pieds, à ce lien près, étaient entièrement découverts, nus par-dessus. C'est ce que disent expressément Pindare et Héliodore. Apollonius, montré par Philostrate comme ayant adopté l'usage de marcher nu-pieds, portait une chaussure faite avec des substances végétales, probablement selon les recommandations de Pythagore, et en raison du scrupule éprouvé par les prêtres égyptiens se chaussant de papyrus et non de cuir, dans la crainte de se souiller au contact des dépouilles d'un animal. Les *sculpones*, *κρούπεζαι*, étaient chez les Grecs une espèce de soulier ou de sandale ayant une épaisse semelle de bois à l'usage des esclaves, qui les portaient à la campagne. Il est certain que dans le Latium les esclaves et les pauvres se servaient de chaussures de bois, de sabots, de la *galoche* gauloise, ou de la *solea*, simple semelle.

Enfin, certains des noms ou de leurs dérivés qui nous sont restés comme des génériques nécessitent aussi quelques observations. Il ne saurait suffire de désigner les chaussures anciennes selon les grandes divisions : botte ou bottine; soulier ou chaussure fermée; sandale ou semelle simple. Il est indispensable que les exemples fournis par les monuments plastiques conservent quelque rapport avec les documents écrits. Cette nécessité est parfois de nature à produire des confusions, lorsqu'il s'agit, par exemple, et pour ne parler que de ces appellations, du nom du *sandalium*, qui n'est point la sandale simple au sens moderne, mais qui était le nom d'une pantoufle à l'usage des dames hellènes auxquelles les Romains l'empruntèrent, et du nom de la *solea*, d'où nous est resté le mot de soulier, quoique, de sa nature première, la *solea* fût la véritable sandale, un patin, une semelle attachée par des liens, une chaussure ouverte. Avec le temps, d'ailleurs, chez les anciens eux-mêmes, des confusions analogues se sont produites, et particulièrement pour ce qui concerne la *solea*, le *soccus*, etc.

Dans les sociétés anciennes, surtout chez les Grecs et les Romains, la chaussure du pied fut le privilège de l'homme libre; celui-ci se serait bien gardé de se montrer en public sans avoir les pieds chaussés, dans la crainte d'être pris pour un esclave. Des lois spéciales, restrictives, réglaient le caractère de la chaussure, selon le rang et les circonstances; ce fut même une question d'âge : il était défendu aux jeunes Spartiates de porter des souliers (les rouges *laconiques* ou *amycléides*, d'Amyclée, la ville où on les faisait) avant d'avoir pris les armes. Il y avait presque autant d'espèces de chaussures, non seulement que de classes, mais encore que de professions diverses. La marque hiérarchique de la chaussure permettait à l'étranger même de reconnaître, infailliblement, à la seule inspection des pieds, le rang, la fortune, la qualité des gens qu'il rencontrait. L'emploi de telle ou telle chaussure était si bien réglementé selon l'élévation sociale, qu'il était passé en proverbe, à Rome, de dire « *calceos mutare* » pour « changer de condition. » Le privilège s'étendait à la chaussure des femmes; chez les Grecs, les *péribarides*, avec leur forme en bateau, étaient des souliers dont les femmes libres et nobles avaient seules la prérogative. Les *persiques*, de couleur blanche, étaient à peu près exclusivement réservées aux courtisanes d'Athènes; c'est par là qu'on les reconnaissait. A Rome, le *calceus* était, en principe, la chaussure des personnes distinguées.

Le sentiment des premiers Romains et de quelques philosophes grecs était qu'il y avait plus de dignité pour les hommes d'avoir les pieds nus et libres, que de les garrotter dans les liens de la chaussure (Tertullien était encore de cet avis); cette opinion ne concernait que le sexe fort. Ce que l'on trouvait convenable pour les hommes, ne paraissait pas décent pour les femmes; on exigeait d'elles qu'elles fussent étroitement chaussées. C'était, d'ailleurs, un des caractères de la véritable élégance pour les deux sexes; il fallait que les attaches des chaussures emboîtassent bien le pied; qu'elles ne fussent pas lâches, ce qui était le signe d'une grande négligence dans la

toilette. Quant aux libertés de la mode, les anciens les jugeaient d'un œil plus ou moins indulgent. La vierge ayant aux pieds une chaussure noire très ornée, montrée par Eustathe dans son *Isménie*, « chaussure, dit-il, ne convenant pas à son rôle de vierge, » commettait, aux yeux de ses contemporains, une faute de convenance. A Rome, il y avait telle chaussure qu'on pardonnait à la jeunesse, mais qu'on n'excusait point dans un âge plus avancé. César commettait une faute de goût en portant, sur le retour de l'âge, une chaussure haute et rouge qui était celle des jeunes gens. Aux réglemens déjà si étendus sur l'emploi de la chaussure, les mœurs ajoutaient encore leurs restrictions; c'est ce dont témoigne la curieuse argumentation de Cicéron au sujet de la *sycionia*, un soulier de femme importé de Grèce à Rome, dont on ne sait guère qu'une chose, c'est que c'était une chaussure légère et délicatement travaillée, laissant le pied à découvert. La *sycionia* était devenue à Rome l'apanage des jeunes oisifs connus par la mollesse de leur vie voluptueuse; il n'y avait qu'eux pour s'en servir publiquement. Or, Cicéron, tout en reconnaissant la commodité du soulier sycionien, le trouve une chaussure trop efféminée, indécente, dont il ne se permettrait jamais l'usage.

Les noms des chaussures antiques formeraient, à eux seuls, une liste incroyablement longue, témoignant de leur étonnante diversité et du luxe dont elles furent l'objet. On inventa pour la chaussure des raffinements, des coquetteries de la recherche la plus outrée. Celle des femmes, d'abord à peu près la même que celle des hommes, et ordinairement blanche, perdit peu à peu de sa première simplicité; on la teignit en noir, vert, jaune, rouge et écarlate. Les souliers féminins surtout, furent ornés de perles et de broderies. Virgile parle de bottines légères garnies d'or et d'ambre; des ornemens d'argent niellé, brillaient sur les chaussures; on ne se contenta pas de souliers chargés de feuilles et de lames d'or, on en voulut dont les semelles fussent d'or massif. Les cuirs, plongés dans certaines teintures, coûtèrent des prix si fabuleux, que ce genre de somptuosité dépassa encore les autres; telles étaient ces bottines teintes en pourpre, d'une forme, d'une élégance si exquise, brodées d'un travail si parfait, que l'estime publique les plaçait au-dessus des chaussures qu'enrichissaient l'or, les diamants, les camées. Le dernier mot sur ce genre de prodigalité, chez les Romains, appartient à cet Elagabale, qui n'admit jamais deux fois la même femme à l'honneur de sa couche, et ne mit jamais non plus deux fois la même chaussure.

Ce dédain de l'emploi répété de chaussures ordinairement couvertes de pierres précieuses était d'un goût tout oriental. Le luxe en ce genre se trouva porté à un tel point en Égypte et en Perse, que, parmi les revenus entiers des villes assignées aux reines pour subvenir aux différentes parties de leur toilette, on voit figurer les frais de leur chaussure, désignés spécialement.

Partie essentielle de la parure, ayant perdu son caractère de chose vile, la chaussure se trouva élevée presque au rang de bijou. Des amants conservent la *solea* de leurs maîtresses, comme on garde aujourd'hui un ruban ou une mèche de cheveux; les courroies d'une sandale deviennent une pieuse relique. Lucius, raconte Suétone, pour gagner les bonnes grâces de l'empereur Claudius, demande à Messaline, comme une faveur toute particulière, la permission de la déchausser; et lui ayant ôté le soulier du pied droit, il le porte continuellement entre sa robe et sa tunique, le baisant souvent.

Leur chaussure servait aux dames romaines de petite poste aux galanteries. Pour rendre inutiles les perquisitions d'un mari jaloux et de ses argus, la dame plaçait ses amoureuses missives entre sa sandale et la plante de son pied. Ovide approuve fort cet expédient.

Il était d'usage, chez les Francs, de baiser la jambe et le pied du chef lorsqu'on lui adressait une demande, qu'on implorait une grâce. C'est par une tradition de ces coutumes d'origine asiatique que s'est perpétué le baiser de la mule des papes, moyennant un compromis que signale le père Cahier. Le sentiment moderne ayant répugné de bonne heure au baisement des pieds, éprouvant qu'il y avait là une prostration trop servile dans sa forme abjecte, on traçait assez généralement sur la chaussure liturgique, dès les hautes époques, le dessin d'une ou de plusieurs croix, de manière à faire de l'action du baiser du pied autre chose qu'une platitude. En baisant une croix, l'hommage si humble s'adresse au représentant de Jésus-Christ, au serviteur de Dieu, et « servir Dieu, c'est remplir fonction royale ».

La chaussure des enfants n'offre rien de particulier pendant l'antiquité. Quand ils portent des chaussures, ce sont les mêmes que celles de leurs parents.



ANTIQUÉ

ANTIQUÉ

ANTIKE

BA

IMP. FIRMIN DIDOT et C^{ie} PARIS

Renaux del.

Carbatine. — N^{os} 41, 46 et 51, *καρβάτιναι* ou *καρπάτιναι*.

Cette chaussure, le *monodermion* des Grecs, dont la semelle et l'empeigne ne forment qu'un, ainsi que la définit Hesychius, c'est-à-dire faite d'un seul morceau de cuir cru, est la plus commune de toutes les espèces de chaussure en usage chez les anciens. Elle était particulière aux paysans des contrées méridionales, aux Asiatiques, aux Grecs qui en attribuaient l'invention aux Cariens. Les Paphlagoniens et les Hyperboréens, dont parle Xénophon, portaient la carbatine. Les barbares, pris en général, sont toujours représentés par les anciens avec des chaussures fermées de ce genre, liées par dessus leurs longues chausses (voir n^o 41). Dans la retraite des dix mille, les Grecs remplacèrent leurs chaussures fermées par des *carbatinae*.

Sandale simple. — N^{os} 2 et 32.

Quoique la sandale, simple semelle, doive être très ancienne, elle n'est pas plus désignée par Homère que par Hésiode. Sous les noms de *hypodéma* et de *pedilon*, les seuls qu'il emploie, Homère ne spécifie d'ailleurs aucune chaussure. *Hypodéma* désigne contradictoirement, tantôt la crépide ouverte, tantôt des chaussures fermées; le *pedilon*, sans souci du genre, paraît surtout s'appliquer aux chaussures enrichies de quelques ornements; les divinités, les héros, sont toujours chaussés de *beaux pédila*.

Chez les peuples actifs et guerriers on éprouva de bonne heure le besoin de renforcer le pied, de le consolider pour la marche, à l'aide d'une doublure ou semelle attachée au pied. On fit de ces semelles en cuir et en bois, et elles étaient parfois, pour plus d'usage, garnies de clous. Les Égyptiens confectionnaient les leurs avec des nattes de feuillage et de paille, ou les faisaient encore de cordons tressés; le pied se prenait dans des liens fixes qui n'avaient pas besoin d'être noués, ces liens prenant le talon des deux côtés et passant entre les deux grands orteils, comme en usent les Japonais (voir n^o 2). La sandale de bois, n^o 32, se liait par une lanière qui, après ses entrecroisements sur le pied, s'enroulait au bas de la jambe.

Sandale, chaussure plus ou moins ouverte.

N^{os} 1, 3, 4, 6, 9 et 10, 14, 18, 19 et 40, 20, 21, 24, 30, 33, 37, 38, 42, 44, 45, 47, 48 et 49.

Crepida, baxea, solea, caliga, campagus, sandalium, soccus, cothurne, etc., consistant essentiellement en une semelle plus ou moins épaisse, fixée par des bandelettes ou courroies laissant le pied plus ou moins à découvert.

Crepida. — La *crepida*, *κρηπίς*, de *crepido*, base, appui et de *crepo*, *crepito*, craquer, crépiter, faire du bruit, appartenait proprement au costume national des Grecs; elle était adoptée par les deux sexes et considérée comme la chaussure que l'on devait porter avec le pallium et la chlamys. C'est une chaussure des temps héroïques, restée de style héroïque; l'Apollon du Belvédère, porteur de la chamys, l'est aussi de la crépide; sur les vases grecs, lorsque les héros ne sont pas pieds nus, c'est de la crépide que, généralement, ils sont chaussés. Il faut, en principe, voir la crépide comme une chaussure ayant une semelle avec des bords saillants de la largeur d'un doigt, pourvue par derrière d'un talon en peau, et s'attachant sur le cou-de-pied avec une courroie; une pièce de cuir, fixée à la semelle, servant d'empeigne, et s'avancant plus ou moins vers l'avant du pied, occupe généralement les côtés de la crépide. Ce cuir ainsi que celui du talon est fréquemment découpé en larges ajourés pour la légèreté; ces ouvertures, les *ansae*, servent de brides pour le passage des liens fixant la chaussure, ou bien les bords sont garnis d'œillets pour le même office. Une pièce centrale, indépendante de la chaussure même, occupe le dessus du pied et sert, soit à préserver le cou-de-pied contre la pression immédiate des liens entrecroisés, soit d'agrafe pour ces liens, en maintenant le tout dans un solide ajustement, sans qu'il soit besoin de multiplier les liens en les

enroulant autour de la jambe. Cette pièce essentielle de la crépide, et dont les dimensions sont caractéristiques dans la chaussure grecque, est celle à laquelle les Romains donnaient, dans son ensemble, le nom de *ligula*, de *lingua*, langue, dont elle avait souvent la forme et la souplesse, et de *ligo*, lier, attacher. Les bandelettes plates; les courroies ou lanières s'entrecroisant sur la *ligula* ou s'y attachant, sont proprement les *obstragulae*. Les ligules, que l'on faisait en argent, en ivoire, quelquefois en or, étaient d'ordinaire la partie la plus ornée de la chaussure. La ligule recouvrant le dessus du pied, il semble que, de principe fondamental, ce fut surtout par elle qu'était établie la différence de la sandale de l'homme libre, du citoyen, à la sandale de l'esclave qui, ainsi qu'on l'a vu, devait avoir, au moins, le dessus du pied découvert, à nu.

Cette sandale des héros fut aussi une chaussure commune et de bas prix, pour laquelle on employait des semelles en bois, et qui, de même que le cothurne, allait indifféremment aux deux pieds. La semelle de cuir, ordinairement très épaisse ou double, se composait de deux épaisseurs, l'*embléma* et le *cathuma*. Quelquefois elle était faite de trois épaisseurs de cuir. Le nom des *quadrisoleae* indique même quatre épaisseurs. La crépide à la semelle fortement cloutée, portée par le soldat grec, s'appelait *arpides*, *ἀρπίδες*.

L'épaisseur de la semelle était un des caractères de la crépide noble. Les crépides de la Pallas de la villa Albani ont une semelle haute de deux doigts, formée de cinq couches cousues ensemble, dont deux de liège. Cette haute semelle, parfois toute de liège, *phellos*, faisait appeler la chaussure *pantophellos*, d'où, vraisemblablement est resté le terme de pantoufle. Les dames grecques, dans le but de se grandir, usèrent du privilège de la chaussure surhaussée avec une exagération si extrême, que Negroni les rapproche des Vénitienes juchées sur leurs hautes et incroyables semelles de la fin du seizième siècle; il fallait à la dame grecque hissée non moins haut, des suivantes qui soutinssent sa marche.

Baxea. — Les *baxea* étaient une sorte de chaussure légère, patin ou sandale, que l'on faisait, chez les Romains, de fibres, de feuilles, de petites bandes de saule tressée, de corde même, comme on en a retrouvé bon nombre à Herculanium, où on les voit à l'usage des hommes et des enfants. Les Égyptiens faisaient les leurs de la feuille du palmier ou du papyrus; aux pieds de leurs statues, les *baxea* ont quelquefois un quartier fermé, et une empeigne comme un soulier; d'autres sont faites avec une feuille qui forme un simple lien placé sur le cou-de-pied. Les philosophes affectant la simplicité du costume portaient des *baxea*. On leur donnait cette chaussure sur la scène comique.

Solea. — Les Romains nommaient *solium* la plante du pied, d'où le mot *solea* appliqué chez eux à la crépide grecque; car à plus de légèreté près, la première *solea* ne paraît point autre; c'est-à-dire qu'elle se composait d'une semelle plus ou moins épaisse fixée par des courroies ou des bandelettes, et formait une chaussure laissant le pied plus ou moins à découvert. La *solea*, quoique son nom soit l'origine de celui du soulier, chaussure fermée, était si peu considérée comme une chaussure de ce dernier genre par les Latins eux-mêmes, qu'ils disaient *discalceatus*, « déchaussé, » celui qui portait la *solea*. C'est ainsi que les carmes, avec leur simple sandale, se sont dits depuis « déchaussés ».

Cependant, par la suite du temps, on voit appliquer le nom de *solea* à des chaussures plus ou moins enveloppantes. Cette modification d'acceptation eut peut-être pour cause principale le fait suivant. Les Grecs et les Romains ne ferraient pas leurs bêtes en clouant sous le sabot une pièce de fer; ils se servaient d'une sorte de soulier tressé de brins de genêt pour protéger les pieds des bestiaux, des bêtes de somme, des montures, dans le genre des souliers de paille de riz dont les Japonais usent pour leurs chevaux. Les *soleas jumentis inducere*, ainsi que les appelle Suétone, étaient de petits paniers ayant la forme du pied de l'animal et s'y attachant par des cordons noués autour du fanon. Cet appareil, ayant pour but de préserver le dessous du sabot par une se-

melle, tenait de cette semelle le nom de *solea*. *Solea spartea*, quand elle était faite de sparte, de jonc, de genêt; *solea ferrea*, lorsque la semelle fut de fer; *solea argentea*, *solea ex-auro*, quand au lieu de la plaque de fer on employa l'argent et l'or, comme on le voit des mules de Poppée.

Que ce soit l'habitude d'appliquer à cet appareil, d'usage courant, le nom de *solea*, ou que la cause soit autre, ce qui est certain c'est qu'avec le temps ce nom est employé chez les Romains pour désigner des chaussures ayant tout le caractère de la pantoufle, la *solea* finissant par faire confusion avec le *sandalium*. Les femmes pouvaient, sans s'exposer au blâme, sortir chaussées de cette *solea*; un homme, s'il la portait en public, faisait preuve de mollesse, affichait des mœurs grecques, s'attirait des railleries; par une épithète empreinte de mépris, on l'appelait *soleatus*.

Caliga. — La *caliga*, la chaussure du soldat romain, y compris le centurion, mais non les officiers supérieurs, tenait son nom de nombreuses courroies, les *ligulae*, qui la retenaient et qu'on tournait autour de la jambe, les enroulements formant un réseau qui montait parfois jusqu'au genou. La *caliga* devint un soulier fermé, couvrant entièrement le pied; mais pendant un temps indéterminé, elle apparaissait comme une chaussure qui, laissant le jeu libre aux orteils, se rapproche plus ou moins de la crépide du soldat grec.

La *caliga* était taillée sur le patron du pied; la semelle était garnie d'une grande quantité de clous très forts, en fer ou en bronze, à tête pyramidale et très pointue, les *clavi caligares*. Ces *clavi* faisaient donner à la chaussure le nom de *clavata*; les clous étaient une dépense au compte du soldat. Quelquefois les empereurs en faisaient distribuer gratuitement; ce genre de largesse se nommait *clavarium*. La *caliga speculatoria* était une chaussure de soldats armés à la légère; elle semble avoir été propre aux *speculatores* que l'on envoyait à la découverte, ou pour espionner l'ennemi.

La *caliga*, qui était le symbole de la vie militaire, comme la toge l'était de la vie civile, ne se portait pas à Rome.

La chaussure des chefs supérieurs, tout en n'étant point la *clavata*, n'en était pas moins des *caligae*, et les auteurs lui donnent souvent ce nom générique. Les prétoriens étaient chaussés de *caligae* plus soignées que celles des autres soldats, garnies entre les deux premiers doigts d'une attache ou d'une courroie que n'avait point la *caliga* ordinaire. L'exemple de Caius, devant son nom césarien à la *caligule* ou *caliga* légère qui chaussait ses pieds d'enfant, montre assez que le soulier du soldat fut aussi porté par les hauts chefs.

Gallica. — La *gallica*, tenant son nom de son origine, était un sabot de bois imité d'une chaussure dont les Gaulois se servaient en temps de pluie; elle était à l'usage des deux sexes. La *gallica* ne fut connue à Rome que peu de temps avant Cicéron; elle ne se portait qu'à la campagne; et ce sabot, qui n'eût pas été de mise à la ville avec la toge, allait bien avec la *penula* ou casaque.

Le nom de *galica* est quelquefois attribué à des chaussures qui ne consistent qu'en une semelle de bois, fixée au pied par des courroies.

Campagus. — Le nom donné à la *caliga* des empereurs et des premiers officiers fut celui de *campagus*, *campagium*, de *camp*, jambe. Chaussure militaire très ornée, ses courroies formaient sur la jambe un réseau qui la faisait surnommer *reticulatus*; souvent le *campagus* était garni de fourrures; ce soulier lacé laissait les doigts à découvert. Celui des empereurs était fréquemment en pourpre, et il n'était pas rare qu'il fût brodé d'or, et enrichi de pierres fines et de perles; parfois on y voit l'aigle romaine. Dans le bas-empire, c'est cette *caliga* qui devint la chaussure des sénateurs.

Sandalium. — Le *sandalium*, le *συνδάλιον* grec, consistait en une pantoufle très ornée qui, chez les Romains, paraît avoir tenu le milieu entre le *calceolus* et la *solea*. Cette pantoufle avait une empeigne qui couvrait les doigts et la partie antérieure du pied, laissant le cou-de-pied à découvert, ainsi que l'était le talon, non protégé par un quar-

tier de derrière; assez généralement, des cordons l'attachaient au pied.

Les chaussures de ce genre, telles que les *blaoutai*, *βλαῦται*, et les *coniopodes*, *κονιόποδες*, dont les Grecs n'usaient que dans l'intérieur de la maison, offrent beaucoup de variétés. Elles furent de celles où l'on appliqua tous les raffinements du luxe, y employant la soie, les étoffes précieuses, les bandelettes brodées en or, couvertes de perles, etc., etc.

La pantoufle adoptée par les papes comme leur chaussure liturgique, *sandalium* auquel la couleur rouge paraît avoir valu son nom de *mule*, provenant de *mulleus*, offre des variétés de nature à faire ressortir toute l'élasticité du genre. Le *sandalium* n° 7 se rapproche de la galoche. Le n° 8 se présente comme un soulier plein, couvrant modérément le dessus du pied. Le n° 17 n'est qu'une sandale sans quartier.

Soccus, *socellus*, *soculus*. — Les *socci*, socques, sont une de ces appellations dont le sens est variable chez les anciens. Le *soccus* fut aussi chez eux une chaussure de bois et de cuir s'adaptant à la chaussure ordinaire et servant à la préserver de l'humidité; mais on trouve ce même nom appliqué tour à tour à une espèce de chaussons qui se mettaient dans la *crepida* et dans toutes les variétés de la sandale; puis, à une chaussure dont usaient seulement les femmes et les hommes efféminés; enfin le *soccus* est le brodequin des acteurs comiques et, comme tel, devient le symbole de la comédie: l'auteur comique en avait reçu le nom de *soccifer*. Le *soccus* scénique était un brodequin très bas, le contraire du cothurne. Sa place est parmi les chaussures ouvertes, parce que le pied n'y entraînait pas en entier, le talon restant, généralement, à découvert; on mettait les *socci* sans bandelettes; il y en avait qui servaient ainsi que des babouches, par-dessus d'autres chaussures.

Cothurne. — Cette chaussure, d'un nom emprunté au dialecte crétois, était un brodequin de cuir. Il y avait des cothurnes très larges et fermés; mais, généralement, celui des voyageurs, des chasseurs, des militaires, celui que l'on voit aux héros, ne renfermait pas entièrement le pied, laissait les doigts à découvert, et était à semelle épaisse. C'était une espèce de bottine montant jusqu'au milieu de la jambe et, depuis le cou-de-pied, lacé sur le devant avec des bandelettes. On portait le cothurne sur la scène tragique (Sophocle aurait été le premier à l'y introduire), et il est resté le symbole de la tragédie. Destinée à faire paraître les acteurs d'une taille héroïque, la chaussure tragique avait des semelles de quatre doigts d'épaisseur, qui allaient en se rétrécissant vers la terre. L'usage des cothurnes surhaussées ne se borna point à la scène; les dames romaines s'en servaient, et avec tant d'exagération que les satiriques qui les en raillent, prétendent qu'il y avait des cothurnes si élevés « que la chaussure semblait faire la moitié de toute la personne. »

Une des particularités caractéristiques des cothurnes du genre de celui du théâtre, c'est que cette bottine se mettait indifféremment au pied droit ou gauche, contrairement à ce qui se faisait pour les autres chaussures, taillées, d'ordinaire, sur le patron du pied. C'est pour cette raison que l'on donnait le nom de *cothurne* à l'homme inconsistant, versatile, changeant d'opinion selon les circonstances: *cothurno versatilior*, « plus changeant qu'un cothurne, » disait-on à Rome.

Chaussures fermées, nos 5, 12, 16, 22, 25, 26, 27, 29, 31, 34, 35, 36, 39, 43 et 50.

Ocrea, *pero*, *calceus*, *mulleus*, *phaecasiium*, *pilos*, *udo*, chaussons et chaus-ses. (La *caliga*, traitée ci-dessus.)

Ocrea, *pero*. — Les-bas reliefs grecs montrent des Asiatiques portant des chaussures fermées en peau molle, délicate, mise en couleur; petites bottines liées au-dessus de la cheville du pied, soutenues derrière le talon par une bande de cuir très fort, et plissées sur le cou-de-pied pour en faciliter les mouvements. Somptueuses et sensuelles, ces bottines étaient faites de cette peau préparée à l'alun, l'*aluta luxior*, que les Romains empruntèrent d'abord à l'Orient.

Les vases peints représentent encore une autre espèce de bottine que l'on suppose être la *scythique*, nommée, mais sans détails, par Pollux. Celle-ci paraît être de peau crue conservant tout son poil. Cette bottine monte au milieu de la jambe des amazones qui la portent; le haut est garni d'appendices très longs, détachés, découpés, voltigeant; elle se renouait avec des cordons ou des lanières. Son caractère est celui des chaussures des jeunes cavaliers du Parthénon; les Athéniens auraient adopté cette bottine équestre après leurs guerres contre les amazones. Les *ocreae*, bottes, bottines et guêtres, étaient d'ailleurs en usage dès la guerre de Troie; on les faisait de fer, de cuivre, d'étain ou d'oripeau.

Notre n° 39 est un exemple de bottine à haute tige, très ajustée au pied et à la jambe sur laquelle, dans la partie supérieure, elle est lacée; c'est une chaussure élégante, propre à la chasse. Le n° 31 est une bottine à semelle épaisse, dont la tige moins haute, et comme la précédente maintenue par une espèce de jarretière, se replie en un revers orné; celle-ci est lacée sur le cou-de-pied, et se termine carrément, de façon à ce que les doigts y puissent jouer à l'aise; c'est une bottine de coureur, une *trochade*, de *τρέχω*, courir.

Le n° 5 est une paire de brodequins rustiques de la famille du *pero*, *πέρον*. Les *perones*, guêtres et bottines, selon Virgile, dont certains atteignaient le genou, mais qui, généralement, ne montaient guère que jusqu'au mollet, étaient souvent aussi un brodequin bas. On laçait cette chaussure par devant, et elle était faite de cuir cru, de peau non tannée, garnie de ses poils. Le n° 43 paraît surtout un *pero* de ce genre; — c'est la chaussure caractéristique des gens travaillant aux champs, des laboureurs et des pâtres. Les *perones* étaient à l'usage des habitants de l'ancien Latium. Le citoyen sortant de Rome quittait le *calceus* avec la toge, pour prendre le brodequin, le *pero*.

Calceus. — Chez les Romains, le type principal de la chaussure de ville du citoyen, celle qui se portait avec la toge, le *calceus*, soulier ou brodequin considéré comme étant d'origine étrusque, était une chaussure fermée. Les Grecs, qui l'empruntèrent aux Latins, l'appelaient *caltios*. *Calceus* est d'ailleurs un nom tout générique, tiré de *calx*, talon, et servant à désigner toute espèce de chaussures ou de *calceamenti*. On appelait *calcearium* la somme légère que l'on donnait au soldat pour l'entretien de ses *caligæ*. Le *calceolarius*, c'était le cordonnier.

Le *calceus*, chaussure fermée telle que nos souliers, et du genre de celles que les Grecs nommaient *κολλὰ*, les Romains *cava*, creuses, montait jusqu'à la cheville du pied, où il était fixé par des courroies qui entouraient la jambe plus ou moins haut. Il est à croire que les premiers *calcei* furent sans semelle de cuir épais; que ce n'étaient que des morceaux de peau crue dont on enveloppait le pied et que l'on y fixait avec des lanières. Puis on y employa la peau préparée, assouplie, y mettant de plus en plus de recherche et d'élégance. Quand l'*aluta* noire ou blanche ne suffit plus, on la teignit avec de la pourpre, et aussi de toutes les couleurs, en y ajoutant l'éclat d'ornements d'ivoire ou de divers métaux.

Il y eut des *calcei* de bien des sortes. Le *ligneus calceus* était un soulier de bois, un sabot. — On donnait le nom de *calcei talares*, *subtalares*, à des chaussures qui ne renfermaient pas le pied, n'ayant qu'un quartier élevé pour contenir le talon et, vers le milieu, une courroie attachée des deux côtés pour maintenir le pied. La lampe, nos 6 et 6 bis, avec les clous en bordure de sa semelle (celle de la *caliga* était remplie de ces clous), paraît être un *calceus* de cette sorte. De plus, cette semelle en pointe recourbée en dessous, annonce la chaussure noble, privilégiée, le *calceus repandus*, l'*uncinatus*, de *uncus*, crochet, l'épithète donnée aux souliers se terminant ainsi, soit que leur pointe fût recourbée en dessous, soit qu'elle le fût en dessus, comme on la voit au *calceus repandus*, n° 26, du magistrat curule, tel que l'a donné Baudouin.

Ce crochet de la chaussure est une mode de haute antiquité; il se dessine dans le soulier chinois: les *tabtebs* des anciens Égyptiens le

présentent souvent; les Grecs, qui les appelaient *campyla*, avaient des souliers crochus. Les Romains semblent avoir dû le leur aux Étrusques.

L'*uncus* était un des caractères du *calceus patricius*, la chaussure sénatoriale, dont la pointe assez longue était aiguë et recourbée en haut. Le *calceus patricius*, différent de celui du reste des citoyens, se distinguait encore par la hauteur de sa tige montant jusqu'au bas du mollet, et par les quatre courroies qui se croisaient sur la jambe, les particuliers n'en ayant qu'une pour l'entourer; sans compter l'ornement en forme de croissant, la *lunula*, privilège des seuls sénateurs patriciens, à l'exclusion des sénateurs plébéiens. Ce croissant, dont la forme en C a été signalée comme l'initiale de *centum*, rappelant le nombre des premiers sénateurs nommés par Romulus, et que l'on tient généralement pour un ornement brillant, en métal ou en ivoire, ayant pu faire office d'agrafe, de la nature de la *lunula* dont usaient les riches citoyens d'Athènes, reste cependant, faute de monuments, d'une nature incertaine chez les Romains. Selon Juvénal, les *calcei lunati* étaient brodés: *Adpositam nigra lunam subterit aluta*. « Il fait broder une lune sur sa chaussure noire. » Longtemps de peau blanche avec des courroies noires, le *calceus* des sénateurs fut ensuite en peau rouge, ou dorée, ou brodée.

Le *calceolus*, diminutif de *calceus*, était le petit soulier ou brodequin des femmes. Les peintures de Pompéi le montrent ayant une semelle et un talon bas; il n'allait que jusqu'à la cheville. L'empeigne n'en est pas divisée en deux parties, comme pour les souliers d'hommes, et ceux qui sont attachés par des cordons, le sont au moyen d'une corde tirée dans l'ourlet dont le haut du talon est entouré; ou encore, sur le cou-de-pied, ce soulier a simplement une fente dans les côtés de laquelle passe le lacet.

On quittait habituellement les *calcei* dans l'intérieur des maisons, particulièrement lorsqu'on se mettait à table, pour ne pas salir les lits, les remplaçant par des chaussures plus légères.

Mulleus. — Le *mulleus*, soulier ou brodequin comme le *calceus*, ne paraît pas en différer au fond. Ainsi que ce dernier, il avait deux formes: l'une ne couvrant que le pied, l'autre enveloppant une partie de la jambe; on le faisait de même, de cuir préparé et teint. Brodequin habituel des anciens rois d'Albe, de Romulus et de ses successeurs, le *mulleus calceus*, ainsi que le nomme Pline, aurait dû son nom à sa couleur de pourpre. Rouge ou violette, cette bottine, assimilée par quelques-uns au *calceus patricius* et au *calceus repandus*, était portée par les patriciens de Rome, mais seulement dans les jours de cérémonie (d'ordinaire leur chaussure était noire), et par ceux-là seuls qui avaient exercé une magistrature curule, la dictature, le consulat, la préture, la censure, ou l'édilité curule.

Les enfants des sénateurs chaussaient le *mulleus*; celui des magistrats curules, de couleur rouge, était remarquable par la lettre R se trouvant dessus.

Le soulier rouge, en totalité ou en partie, fut longtemps tenu à l'index par les honnêtes matrones; il était porté à Rome par les femmes galantes, qui en faisaient montre, comme elles le firent, au moyen âge, de la ceinture dorée. Peu à peu, cependant, les femmes les plus recommandables par leurs mœurs s'enhardirent à porter des souliers rouges. Cette mode, commune aux deux sexes, était pour ainsi dire devenue générale, lorsque l'empereur Aurélien s'avisait d'autoriser authentiquement la chaussure rouge pour les femmes, en l'interdisant, du même coup, aux hommes. Il se la réservait pour lui-même, ainsi que pour ses successeurs, à l'exemple des anciens rois d'Italie.

Phæcasium, *udo*, *pilos*, chaussons et chaussettes. Le nom du *phæcasium* semble indiquer une haute antiquité; les gens de l'île Scheria que, dans l'Odyssée, gouverne le roi Alcinoüs, sont des *phæces*. Chaussure non moins noble que la crépide, le *phæcasium* était, comme celle-ci, de mise avec le pallium et la chlamys. Il est porté par les divinités qui reçurent du caractère de leur chaussure le nom de *phæcasiennes*. Pé-

trone appelle *phacasiu* une chaussure de courtisan; cependant l'emploi en fut si général en Grèce qu'il ne paraît point y avoir été l'objet d'un privilège étroit.

Celui dont on chaussait les dieux était un soulier fait de cuir blanc et léger; ce soulier à la grecque était porté par les prêtres, les sacrificateurs, dans les cérémonies du culte. Le *phacasiu* des prêtres d'Athènes et d'Alexandrie, celui qui leur servait dans l'intérieur des temples pour éviter le bruit, et qui était utile pour conserver dans toute la beauté de leur lustre les pavés en marbre et en mosaïque, était d'une peau douce et blanche, et même de coton, ce qui le rapproche du chausson. D'autre part, le *phacasiu* apparaît comme étant une chaussette de laine plus ou moins feutrée marchant avec la crépide. Enfin, selon Hesychius, le *phacasiu*, à l'usage des gens de la campagne, devint une chaussure recherchée par les élégants d'Athènes, en même temps qu'il était porté par le philosophe pythagoricien, se procurant de simples *phacasia*, en peau noire probablement, moyennant la modique somme de quatre deniers, 3 francs 30 centimes. Les Grecs usaient si communément des *phacasia*, que l'antique nom de *crepidatus*, porteur de la crépide, qui pendant si longtemps avait désigné le Grec, était tombé en désuétude à l'époque de Sénèque. *Phacaciatus*, porteur du *phacasiu*, était passé dans l'usage, et désignait le Grec non moins expressément.

L'*udo*, c'est l'opinion de Baudouin, était à peu près la même chose que le *phacasiu* porté dans l'intérieur des temples. Il y en avait de peau de bouc, avec ou sans le poil; d'autres étaient en toile de lin; d'autres encore étaient des chaussons de laine. Les Grecs du bas-empire appelaient leurs chaussons *odonia*, *odonaria*. (Ceux de Cilicie

avaient de la réputation.) Le nom latin des *udones* indique qu'ils préservaient de l'humidité, *udum*, humide. C'est surtout de l'*udo*, chausson ou chaussette, qu'il nous reste à nous occuper. L'usage en est fort ancien.

Les chaussures des Perses, nos 29 et 34, qui sont peut-être des souliers de cuir, sont traitées de chaussons par les antiquaires. L'un se termine en une pointe allongée dans le genre des poulaines, l'autre a des fentes pratiquées sur le cou-de-pied qui semblent de la famille des crevés du seizième siècle. Les Grecs eurent leur *pilos*, *pileus* ou *pileum*, du nom de la matière, *pêlos*, qui faisait appeler de même le bonnet de feutre. Le *pilos*, chaussure, était un chausson de laine feutrée qu'Hésiode recommande de mettre dans les chaussures pour se préserver du froid et de l'humidité. Ordinairement il était de laine blanche. La *podeia* ou *pelyntra* était faite de bandes de feutre, et peut-être confectionnée dans le genre de nos chaussons de lisière. Théophraste dit que l'on faisait de ces chaussures avec les fibres d'une espèce de racine bulbeuse et chovelue. Les noms de : *artar*, *artaria*, *pilos*, *pilia*, *pilota*, *embades*, *empilion*, *podeia*, indiquent qu'il y en avait de nombreuses variétés. Chez les Romains, l'*udo* devint une chaussette gantant le pied, s'arrêtant à la cheville, ou montant jusqu'à mi-jambe, au gré de celui qui la portait; c'est sous cette forme que, vers la fin de la république, on voit l'*udo* devenir d'un usage général à Rome : on peut dire que la chaussette y est alors à peu près inséparable de la chaussure élégante.

Les bas, proprement dits, n'apparaissent en toute certitude que du temps d'Auguste. Suétone relate que dans les souliers à semelle épaisse dont usait cet empereur pour grandir sa taille exiguë, il portait des *bas*, en même temps qu'il se servait de caleçons.

Voir pour le texte : *Montfaucon*, l'Antiquité expliquée. — *Mongez*, Encyclopédie méthodique. — *De Clarac*, des Costumes antiques. — *Pouqueville*, Grèce (*Univers pittoresque*). — *Paul Lacroix*, *Alp. Duchesne et F. Séré*, Histoire de la Chaussure. — *Le Père Cahier*, Nouveaux Mélanges d'archéologie, 1874, *Didot*.